

laisse sécher sur le sol, pourvu que leurs graines ne soient pas arrivées à maturité. Si elles étaient dans ce cas, il faudrait les transporter aussitôt hors du champ, les mettre en tas pour les faire pourrir ou les brûler. Si ces herbes constituent une bonne nourriture pour les animaux, on secoue la terre qui adhère à leurs racines, et on les leur présente pour qu'ils les consomment sur le champ.

Dans tous les cas, on se trouvera bien de la méthode suivie par beaucoup de cultivateurs. Elle consiste à mettre ces plantes par lits alternatifs avec de la chaux. Ce compost ne tarde pas à fermenter, et les substances qui le constituent se combinent et forment un bon engrais.

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

Les observations que nous nous sommes permises, dans notre dernière *quinzaine* à propos des *faits divers*, ont pu paraître à des esprits légers ou peu réfléchis, sans importance et même ridicules; mais tous ceux qui ont étudié le cœur humain et les mystères infinis qu'il recèle ont dû les juger bien différemment.

Nous revenons aujourd'hui à la charge, non pour accuser de nouveaux griefs, mais pour convaincre tous nos lecteurs que nous sommes loin d'être seul, que nous sommes appuyé de l'expérience des siècles passés. Qu'on lise attentivement les deux extraits que nous allons citer, et on se convaincra que nous avons mis le doigt sur une plaie profonde de notre époque, sur un mal plus contagieux que nous aurions osé le croire d'abord nous-même.

Les citations qui suivent sont tirées d'une revue scientifique, le *Cosmos*, qui fait autorité parmi les savants et les profonds penseurs.

Dans sa 20^{me} livraison de 1860, cette publication, sous le titre *Barbarie au XIX^e siècle* s'exprime ainsi: "Ces multitudes immenses assistant des bords du Niagara aux tours de force incroyables de Blondin, ces centaines de spectateurs qui, du haut des gradins de l'hippodrome, suivent avec curiosité et admiration ces exploits de danse sur la corde et de passages aériens de trapèze à trapèze, qui, tout récemment, ont coûté la vie à trois hommes, et éteint presque d'un seul coup toute une famille d'acrobates; ces paris homicides si froidement, si cyniquement racontés par les grands journaux, d'un ivrogne vœuf et père deux jeunes enfants, qui s'engage à boire, à moins de cinq minutes, une pinte d'eau de vie pour mourir le lendemain; d'un ouvrier aussi père de famille, qui avale coup sur coup dix pièces d'argent, et mourrait étouffé par la dernière, si un médecin ne venait à son secours, etc., etc.; ne sont-ce pas là autant d'actes de barbarie révoltante, indigne d'une civilisation avancée, et dont nous devrions rougir au lieu de les étaler au grand jour de la publicité?"

"On a beaucoup ri du congrès de la paix impossible; mais tout le monde applaudirait à un congrès du silence à garder sur les crimes, homicides, suicides,

mise en jeu de la vie humaine, etc. Nous ne savons donc pas que rien n'est plus contagieux que la folie et le dégoût de l'existence? Ces quelques lignes nous sont inspirées par un article de la *Presse* que le *Moniteur des Sciences* s'est empressé de répéter."

Dans la 24^e livraison de la même année, sous le titre: *Contagion du crime*, la même revue s'exprime ainsi: "Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur le passage d'un roman célèbre de *Sir Bulwer Lytton*, reproduit par la *Patrie* du 6 décembre: "En certaines années, un genre de crime paraît devenir à la mode. Ce crime sévit pendant un certain temps, puis il s'éteint. Ainsi, nous avons eu la période des *chauffeurs*, celle de la *poudre à succession*, etc. Le suicide a eu ses saisons, l'empoisonnement ses années, l'infanticide sa vogue. Il est peu d'années qui n'aient leur crime particulier, crime qui se répand dans toute une contrée, mais qui, ainsi que les plantes non vivaces, ne refléurit pas une seconde fois. La presse, on ne peut le nier, est pour beaucoup dans la propagation de ces véritables épidémies. Quand un journal rend compte de ces atrocités sans exemples, et par conséquent ayant l'attrait de la nouveauté, les esprits mauvais et dépravés s'en emparent, ils s'en occupent, ils y pensent, et parfois commettent ces mêmes crimes que colportent les cents voix de la presse. Et si, à son apparition première, le crime est demeuré impuni, la faculté imitative, s'exerce encore avec bien plus de zèle et d'activité. A l'époque où se passe notre histoire, on venait juste de découvrir, à Paris, un célèbre faux-monnaieur dont la peine se borna à trois ans de prison. Ce procès n'eut pas plutôt passé dans les journaux, qu'il retentit dans toutes les provinces et qu'une large émission de fausse monnaie en fut la conséquence. Ce crime à la mode était donc une fabrication d'une fausse monnaie." Et après cette citation, la même publication ajoute: "N'est-ce pas ce que nous disions dans notre article sur la *barbarie au XIX^e siècle*? Un des plus grands fléaux des temps actuels, ce sont certainement les *faits divers* des grands journaux, presque entièrement consacrés aux suicides, aux crimes, aux paris inhumains."

En voici plus qu'il n'en faut, croyons-nous, pour convaincre nos confrères que nous n'avons pas agi à la légère, et que, quand il s'agit d'un sujet d'une si haute importance, il ne leur est permis d'en appeler ni à la coutume, ni à l'usage reçu.

L'Eglise du Canada vient encore de faire une perte bien regrettable, dans la personne du Révd. M. Dominique Granet, Vicaire-Général, Supérieur de la maison de St. Sulpice, en Canada, curé de la paroisse de Montréal. Ce pieux et savant prêtre s'est endormi dans le Seigneur le 9 février à 5 heures 10 minutes de l'après-midi. L'illustre défunt était âgé seulement de 56 ans. Cette mort, quoiqu'attendue depuis quelque temps, affecte vivement tous les citoyens de Montréal que ce pieux prêtre a si longtemps édifié par ses paroles et les exemples de toutes les